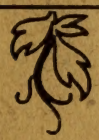
MARIAGE

ET

FÉMINISME

CONFÉRENCES



R. P. A. WINNEN, s. m. m.
Supérieur de l'Orphelinat
Montfort.

PRIX : 15 CENTS.

EN VENTE AUX BUREAUX DU "DEVOIR"
MONTREAL

MARIAGE

ET

FÉMINISME

CONFÉRENCES

R. P. A. MINNEN, s. m. m.
Supérieur de l'Orphelinat
Montfort

PRIX : 15 CENTS

EN VENTE AUX BUREAUX DU "DEVOIR"
MONTRÉAL

RB276-035

MARIAGE

ET

FÉMINISME

CONFÉRENCES

R. P. A. WINNEN, s. m. m.
Supérieur de l'Orphelinat
Montfort.

PRIX : 15 CENTS.

EN VENTE AUX BUREAUX DU "DEVOIR"
MONTREAL

Avec la permission des Supérieurs.

Montréal, le 20 mars 1916.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Mariage et vieilles filles

Mesdemoiselles,

Lorsqu'aux jours des grands mariages, les futurs, en belle toilette, apparaissent au dehors, il se trouve toujours dans la foule, un photographe indiscret, avide de "croquer les époux" (c'est sa part de la noce) pour les livrer à la presse (avec ou sans majuscule) afin que tout le monde les voie, les admire et... les critique. Voilà ce que j'ai fait quand, récemment, j'esquissais les portraits de *"la jeune fille et du jeune homme à marier"*, portraits reproduits d'abord, séparément, dans le *Devoir*. Les ayant aperçus, mes amis prétendirent qu'il serait bon d'unir au plus tôt cette *jeune fille* et ce *jeune homme*... dans une brochure. Il fallut se rendre au *Devoir* (avec majuscule) pour la nouvelle "épreuve". Ce ne fut pas long: un mois plus tard ma *jeune fille* et mon *jeune homme* étaient présentés au public comme *Epouse et Mari.* (1)

Depuis lors, qu'est devenu mon couple idéal? Ont-ils, eux aussi, en parlant de "simples chiffons" de papier ou d'étoffe, violé les traités? Les hostilités sont-elles ouvertes? Je l'ignore ; j'espère que non. En tout cas, pour laisser à chacun sa juste part de responsabilité, je vais vous exposer leur contrat matrimonial; c'est comme qui dirait le *livre blanc* de leur mariage: l'exposé des efforts faits par les deux parties pour éviter la guerre. Je tâcherai d'être scrupuleusement juste et impartial; je n'interviendrai que lorsque la neutralité sera criminellement violée, pour former une sorte de Triple Entente.

* * *

Une des grandes puissances du jour, qui n'a jamais reculé devant aucune injustice, pour qui rien ici-bas n'est inviolable ou sacré, qui par toutes sortes de moyens cherche à soumettre l'univers

(1) *EPOUSE ET MARI*, en vente aux Bureaux du DEVOIR, prix 10c.

à sa domination tyrannique... vous comprenez de qui je parle?... De l'Allemagne, évidemment... Non, pardon... je parle de la mode, de l'opinion... (Comme on peut s'illusionner! Et moi qui croyais être clair!)... Mais passons.

L'opinion, puisqu'il faut l'appeler par son nom, dans le sujet qui nous occupe, a jeté le discrédit et le ridicule sur une chose grande, noble et digne de tout respect: *le mariage de raison.* Dans certains milieux qui se disent "choisis", dans les cercles soi-disant "distingués", on ne l'admet à aucun prix; on y *tolère* encore le mariage mais pas "de raison". D'autres se contentent de sourire en haussant les épaules; ils le condamnent sans l'entendre. Or, je vous demande, Mesdemoiselles, si cela ne constitue pas une violation flagrante du droit des gens, injustice qu'il est du devoir de notre Triple Entente de combattre et de venger.

Mariage de raison: le mot n'est pas prononcé, que déjà, chez un grand nombre, sans autre déclaration, la raison retraite et l'imagination mobilise. On voit deux grands noms, parfois même précédés d'une particule, en guise d'éclaireur, s'avancer solennellement et se rapprocher l'un de l'autre à la distance d'un trait d'union... On aperçoit deux coffres-forts venant s'aligner pour être repeints à neuf; deux maisons de commerce, affaiblies par de trop fortes ambitions, s'unissant et devenant plus grandes *quoique* ou plutôt *parce que "limitées".* On distingue à l'horizon un quelconque baron, comte ou marquis de la Bourseplate, allant offrir son grand nom et sa noble misère à une quelconque Demoiselle Lafortune ou Lachance, dont le papa s'est enrichi dans les épices, les chiffons ou la peau de lapin..... Erreur que tout cela; ce n'est pas le mariage de raison, c'est le *mariage d'intérêt,* c'est la *traite des blanches,* telle qu'elle se pratique chez les noirs; ce n'est pas un mariage: la jeune fille ne se marie pas, on la marie, ou, on la vend.

D'autres regardent malicieusement cette "ancienne jeune fille" assise, triste ou rêveuse, sur la plage déserte, cherchant à l'horizon la barque du prince charmant, qui n'arrive toujours pas. et voici qu'il se fait tard: papa s'inquiète et maman se tourmente; Que faire, pauvre Catherinette! Il y a bien, dans le voisinage, ce bon Monsieur Placide Ladouceur, qui renoncerait volontiers à sa vie de vieux garçon, s'il pouvait trouver une bonne petite femme pour soigner son mauvais estomac, ses rhumatismes et sa goutte; il n'est plus jeune, il est vrai; mais c'est assez commun parmi les

vieux garçons; ses cheveux grisonnent, mais on grisonne si vite de nos jours; et puis enfin, quand il n'y en a rien qu'un, on n'a pas beaucoup de choix: c'est le moment ou jamais. Au dernier train, on prend les secondes classes quand il n'y a plus de premières et qu'il faut partir. Donc, tant pis; embarquez, pauvre Catherinette.

Est-ce un mariage de raison? Nullement, c'est un *mariage de résignation;* et je ne trouve la résignation bonne et nécessaire que *pendant* le mariage; *avant,* elle est pitoyable.

* * *

Arrière donc le mariage d'intérêt; arrière le mariage de résignation, et à bas... le *mariage d'amour.*—Voilà qui ressemble bien à un ultimatum. Mais, patience, je vous prie; je suis certain qu'entre gens "civilisés", on peut s'entendre sans partir en guerre. Il y a amour et amour.

Voici d'abord " *l'Amour triste et morose;*" celui qui ne parle qu'en vers et ne pleure qu'en musique; qu'on ne rencontre jamais *vivant* ni dans les maisons ni dans les rues, mais qu'on voit infailliblement dans tous les romans écrits, parlés ou figurés, et qu'on entend soupirer, sans jamais le comprendre, dans ces romances dont on nous martyrise en soirée, comme pour nous faire bien souvenir qu'il n'est pas, ici-bas, de joies parfaites et que les roses ont des épines... Cet amour-là, qu'est-il? Rien, puisqu'il n'existe pas; c'est un truc de théâtre, une machine poétique, une "blague" pour parler comme ne parlait pas Bossuet. C'est une belle poupée, qui amuse les *petits* et *surtout* les *grands* enfants.

Vient ensuite *"le grand Amour"*, qui s'intitule modestement "le besoin le plus impérieux du cœur humain, le grand axe dans le monde des passions, le *"Matador"* des sentiments, celui qui fait les *grands* coups et généralement les *mauvais* coups; aussi est-il le correspondant le plus apprécié des journaux à sensation. Que penser de celui-là? Ce qu'on pense de certains génies incompris, qui avaient la tête si pleine qu'elle en a craqué et qui, au lieu d'un trône n'ont conquis qu'une cellule à la Longue-Pointe: cet amour-là, c'est un "bluff", un mensonge, une folie. L'amour passionné n'est pas un besoin impérieux comme la faim et la soif; c'est un accident, une sorte de rougeole morale, fréquente entre 18 et 30 ans; c'est parfois un éclat de passion, comme la colère ou la haine; un accès passager d'aliénation mentale, qu'un rien peut produire. Une tête poudrée ou frisée, un corsage rose ou blanc, un froufrou: cela

suffit pour certains; les voilà à l'envers; mais en quoi cela prouve-t-il la *force* de la passion? un simple chiffon rouge peut affoler un taureau, et le plus léger souffle fait tourner une girouette. Dans la vie réelle, l'argent, l'ambition, l'orgueil, voire même la vanité, sont des mobiles autrement puissants que cet amour à grand orchestre. Lui résiste qui veut: *gardez votre tête,* il *n'aura pas votre cœur.* Peut-on, dirai-je avec un homme du monde, doublé "d'un "fier chrétien, peut-on, sans le profaner, donner le nom d'amour à "ce sentiment naturel et brutal, qui pousse l'un vers l'autre deux "êtres à l'affût de basses jouissances, à l'union imparfaite et passa- "gère de cex deux égoïsmes, souvent par ce qu'ils ont en eux de "moins noble et de plus honteux? Ne faut-il pas réserver ce nom "sacré à ce divin instinct qui nous pousse à fouler aux pieds les "misères dont nous sommes pétris et qui, pour satisfaire ce besoin "d'amours infinies, éternelles, nous fait chercher le bonheur ici-bas, "dans le sacrifice de nous-mêmes à quelque chose qui vaut mieux "que nous. Oh, alors, oui, l'amour est dieu: il se trouve dans "toutes les nobles pensées, dans toutes les grandes entreprises; "dans la patrie, dans le cloître, dans la famille, partout. Oh, oui, "il existe et partout il est l'inspirateur et l'auteur de tout ce qui est "grand, noble et beau."

* * *

Mais parmi les amours approuvées, il est des degrés d'excellence : tous les astres ne sont pas nécessairement de même grandeur, et les plus brillants ne sont pas ceux que peut-être l'on pense. Ainsi, l'amour qui, dans le monde, porte le plus haut la tête et fait le plus de bruit, (s'il ne fait pas le plus de bien), c'est l'amour de *l'homme pour la femme;* or, c'est une usurpation, car de toutes les formes de l'amour humain, il est le moins noble et le moins fécond en grandes actions. Il est, l'histoire le prouve abondamment, dépassé, sous ce rapport, par l'amour maternel et filial, par l'amour de la patrie, par l'amour de la science, par la foi et la charité. Incomparablement plus grands et plus nombreux sont les héros et les martyrs de ces amours-là, l'autre a tellement fait de bruit et de réclame, que dans l'estimation commune, il est le seul qui ait gardé le nom d'amour; l'amour *patenté,* le *seul vrai,* dit-il, c'est lui. Le rusé, il oublie de dire qu'il a volé la patente. En réalité, il est la mouche du coche, il n'est pas inutile, mais on peut s'en passer.

J'en reviens au mariage de raison, et après ces restrictions, je prétends que c'est le seul "mariage d'amour" *raisonnable,* le seul

qui donne des garanties suffisantes de bonheur. Dans ce mariage, en effet, entrent tous les meilleurs éléments qui soient en l'homme: intelligence et sympathie, volonté libre, devoir et vertu. N'est-ce pas déjà une précieuse garantie pour l'avenir, de voir l'intelligence jouer un rôle prépondérant? C'est vrai que parfois sa lumière n'est pas forte, mais après tout, mieux vaut cela que rien; celui qui voit un peu, marche plus sûrement que celui qui n'y voit pas du tout. L'amour est aveugle, dit-on; pas nécessairement; en tout cas, c'est un aveugle nullement sympathique, un aveugle imposteur qui exploite sa prétendue infirmité au détriment des innocents.

Voulez-vous être sages, Mesdemoiselles? ayez, vous aussi, votre lampe allumée quand l'époux se présentera: je veux dire, mettez un peu de raison dans votre amour; c'est peut-être moins romantique, mais les héros de romans ne sont dans la vie réelle, que des malheureux et des sots. A l'aide de la raison, étudiez le sujet dont vous prétendez faire votre roi; ne vous contentez pas de vous mettre d'accord sur des questions de médiocre importance; faites-le surtout pour celles qui ont une influence sur *toute la vie.* Estimez chaque chose à sa juste valeur: les opinions religieuses ont plus d'importance que les goûts en toilette, et les bonnes mœurs, plus que la couleur de la moustache ou le nœud de la cravate. Fortune, éducation, vous avez le droit et le devoir de tout examiner; ne craignez pas de donner libre cours à votre curiosité naturelle; vous ne serez pas taxées d'indiscrétion.

Quand donc verrons-nous ces jeunes filles libres et fières, exigeant des jeunes gens autant de vertus que ceux-ci en réclament d'elles? "Il faut que jeunesse se passe" est une maxime abominable, c'est une injustice autant qu'une immoralité; le sexe fort, qui l'invoque pour absoudre ses pires faiblesses, n'entend nullement que les femmes en profitent ; les plus libertins des jeunes gens veulent que les jeunes filles se gardent pour eux pures et chastes, cependant qu'eux-mêmes gaspillent leur honneur et leur dignité, avant de se retirer dans le mariage comme dans une maison de santé. Où est la justice et l'égalité? Soyez difficiles, Mesdemoiselles; si, malheureusement, c'est trop d'exiger l'innocence, du moins assurez-vous de la pénitence, et n'accordez rien qu'à ce prix. N'estimez pas qu'un jeune homme soit honnête *uniquement* parce qu'il n'a jamais ni tué son prochain ni forcé un coffre-fort; dérober l'honneur et tuer l'innocence sont des crimes aussi, et bien plus infamants. Ne vous donnez pas

au rabais et faites entendre à ces petits Messieurs que pour vous obtenir, il faut vous mériter.

Lorsqu'on visite une maison dans laquelle on a quelque idée de s'installer, on examine jusqu'au plus petit coin, on prend des mesures, on voit si les appartements cadreront bien avec les meubles qu'on apporte; on calcule que tel angle pourra s'arrondir, que par contre, tel bibelot doit être sacrifié. N'est-ce pas votre cas? Connaissant le mobilier moral que vous apportez, ayant vu en détail les appartements et fait vos conditions: prononcez-vous oui ou non, cela peut-il faire? Si vous n'êtes pas satisfaites, si vous craignez trop, remerciez, saluez et... cherchez ailleurs; si, au contraire, vous n'avez pas d'inquiétude, concluez; vous avez ce qu'il vous faut. C'est la bonne façon de vos grand'mères, dont parle la chanson de Botrel: Moi, quand j'ai connu ta mère, je n'ai pas fait tant de manières; Tu m'vas, j'te vas: je t'épouserai... Et le bonhomme, paraît-il n'en eut jamais de regret.

* * *

L'amour, dans le sens propre du mot, l'amour vrai, c'est-à-dire, honnête et respectable, naît de la sympathie qui va naturellement de notre âme à toute âme que nous sentons bonne et fraternelle à la nôtre. Qu'un homme et une femme, de n'importe quel âge, se rencontrent dans un même idéal, qu'ils se dévouent à une même œuvre de charité, cela suffit: ces deux cœurs battront à l'unisson et leur amitié prend aussitôt un caractère spécial et une teinte plus douce. Comment, dès lors, l'amour ne gagnerait-il pas bientôt deux êtres qui, se connaissant mutuellement, se sentent faits l'un pour l'autre et en qui grandit chaque jour la conviction que leur bonheur est là? Cet amour que la raison fait éclore, la réflexion et la volonté vont l'épanouir, car quoi qu'on dise, nous sommes tous plus ou moins, et plutôt plus que moins, victimes volontaires de l'auto-suggestion; à force de se tendre sur la même idée, la volonté finit par produire en nous des sentiments, voire même des passions, dont nous sommes la véritable cause: à force de penser à votre sympathique ami, à force de vouloir cette sympathie, d'en faire vos délices et votre vie, vous produirez nécessairement l'amour, un amour qui ne sera pas une folle passion, un amour qui n'aura pas *fondu* sur vous, malgré vous, mais un amour voulu, un amour qui sera votre œuvre, dont vous serez heureuses et fières comme une mère de son enfant. N'est-il pas, en effet, l'enfant de votre volonté, de vos plus chers désirs, le fruit exquis de votre cœur? Longue,

heureuse et joyeuse vie au cher bébé. Dans les âges des Fées, les mamans avaient grand soin de convoquer ces divinités autour du berceau de leurs nouveau-nés, afin que chacune d'elles leur fit son présent. Lorsque, par malheur, quelque Fée se voyait oubliée, jalouse, elle arrivait en cachette, et jetait, sur le pauvre petit, un mauvais sort qui devait à jamais le rendre malheureux. Combien de jeunes filles qui à la naissance de leur amour négligent de faire présider ces deux grandes Fées qui s'appellent Conscience et Raison! Etonnez-vous ensuite que souvent l'amour soit malheureux: Conscience et Raison prennent leur revanche.

L'amour, né de la raison n'a peut-être pas ces transports délirants poliment appelés: "Les Folies de l'Amour"; comme un vin généreux et non frelaté, l'amour vrai réjouit le cœur sans porter à la tête, ce qui ne me paraît pas un défaut sérieux. Que les alcooliques et les névrosés désirent quelque chose de plus excitant, c'est leur affaire. D'ailleurs ces grands mouvements de passion ne peuvent se soutenir longtemps, et pourtant, il faudra vivre jusqu'au bout. Qui veut aller loin ménage sa monture; aller doucement c'est aller longtemps, dit la sagesse de nos pères. Tout le monde sait que la flamme, qui dans le foyer joyeusement pétille, ne vaut pas la braise ardente, contre les durs frimas de l'hiver. Ces transports de l'amour, c'est la flamme: elle est belle, il est vrai, mais elle est passagère; l'amour raisonnable, plus effectif, plus chaud, c'est la braise. Une bonne ménagère doit savoir allumer et entretenir son feu; si vous ne le savez pas, apprenez-le Mesdemoiselles.

* * *

Toutefois, l'amour qui n'aurait que la raison pour père, serait un amour sans idéal, semblable à ces pauvres petits qui n'ont jamais connu leur mère et chez qui l'on constate souvent un vide du côté du cœur. La raison seule, c'est le froid calcul, le cruel égoïsme; le mariage purement de raison serait une vulgaire transaction par laquelle on s'assurerait le calme, le confort et rien de plus; le couple ressemblerait alors à ce qu'un auteur d'esprit appelait: "l'attelage conjugal" où les deux conjoints s'en vont, la tête courbée sous le même joug, à la recherche exclusive de leur propre bien-être. Voilà pourquoi je disais que, si l'amour doit avoir la raison pour père, il doit avoir la conscience pour mère, c'est-à-dire que le mariage de "raison" doit être en même temps un mariage "de devoir".

"Décidément, direz-vous, c'est de mal en pis: un mariage de devoir, il ne manquait plus que cela; vrai, je pense que je vais

m'acheter une *coiffe.*" Eh bien, je n'en suis pas si sur, si vous voulez m'écouter jusqu'au bout. Ne calomniez pas notre siècle, Mesdemoiselles, ni surtout votre sexe: le devoir qui s'appelle aussi, le *dévouement*, le *sacrifice*, exerce aujourd'hui comme hier, comme toujours, un grand attrait sur le cœur de la femme, un attrait si grand, que plusieurs se vouent ou se dévouent à des chimères, au détriment de leur propre félicité. C'est difficile de faire son devoir, et plus difficile parfois de le connaître; voilà pourquoi, la *conscience* n'est en sûreté qu'en compagnie de la *raison*, comme *l'épouse* en compagnie de son *époux.*

* * *

Voyez cette jeune fille, les larmes dans les yeux, la tristesse dans le cœur, s'occupant de son trousseau: est-ce pour la noce ou pour un deuil? Elle se marie "*par dévouement filial.*" Il le faut, se dit-elle, mes parents y tiennent tant; mon refus les navrerait; Dieu qui commande de les respecter et de leur obéir, bénira mon sacrifice et me donnera la force nécessaire..... A plus forte raison, n'hésitera-t-elle pas, la pauvrette, si ce mariage doit tirer les parents d'une mauvaise position financière. Elle se suggestionne donc que le devoir est là; qu'elle est la victime choisie et elle se prépare au sacrifice. Illusion généreuse, illusion cependant et grosse de déboires. Sans doute, Dieu nous a dit: Tes père et mère honoreras", mais il a dit aussi: "Tu quitteras ton père et ta mère". Et qu'est-ce qui est le plus important, le passé ou l'avenir? Pour marcher droit, où faut-il regarder, devant soi ou derrière? Non, non, sauf dans des cas exceptionnels et par là même, très rares, vous n'avez pas le droit de sacrifier, ni même d'exposer votre avenir, l'avenir de votre mari et de vos enfants, *pour* le *bonheur de vos parents:* il y a un ordre à garder dans la charité, sans quoi elle cesse d'exister. Vos parents n'ont pas le droit de vouloir *leur* bonheur par la *mort du vôtre.* Si Dieu, visiblement, vous appelait à son service, les larmes de vos parents devraient-elles vous retenir? Non sans doute, car le Seigneur a dit: Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi; non, car les intérêts majeurs doivent passer avant les intérêts secondaires: Dieu avant tout, la patrie avant la famille, la famille avant l'individu. Dans la question de votre mariage, vous n'avez ni *le devoir*, ni *même le droit* de céder aux prières ou aux larmes de vos parents, quand le bien *physique ou moral* de la nouvelle famille se trouverait compromis. Le faire, serait un *désordre*, un *suicide:* ce serait mal.

La jeune héritière qui épouse son vieux tuteur parce qu'il fut bon pour elle; la demoiselle devenant la femme de cet inconnu qui, par hasard, lui a sauvé la vie, cela se voit dans les romans, mais dans la vie réelle, ce serait simplement folie. Ce qui ne l'est pas moins, et ce qui, malheureusement se voit dans la vie réelle, ce sont des mariages de *compassion*, de "soi-disant" *apostolat*. Le rusé prétendant a réussi à exciter dans un cœur trop sensible, une pitié dont généralement il n'est pas digne. Le malheureux, se dit la jeune fille, je serai sa sœur de charité, je ne puis l'abandonner à lui-même; il m'aime, je le sauverai; c'est si bon de faire un peu de bonheur ici-bas. Illusion encore, pauvre enfant, vous êtes égarée par les sentiments les plus purs de votre cœur. Cette belle folie brise le plan de Dieu et votre propre bonheur: la femme ne doit être ni la sœur ni la mère de son mari; j'entends que son *vrai* rôle n'est pas de le soutenir ni de le protéger; l'homme ne doit pas être pour elle un frère de faiblesse, qu'elle amuse et dorlote, mais un chef qui lui commande, un protecteur qui la défende, un appui qui la soutienne. Ne présumez-vous pas trop de vos forces? Dans l'exaltation de votre amour, aucun sacrifice ne vous fait peur; mais demain, passée l'heure des illusions et des ivresses, supporterez-vous, sans défaillir, ces immolations quotidiennes et ces dévouements sans fin?

Ah, ces illusions d'apostolat! "Son passé n'est pas pur, mais mon pardon le rachètera; je veux sauver son âme." A plus forte raison, faut-il désapprouver cet excès de zèle, quand le prétendant n'a pas la même religion que vous. Charité bien ordonnée commence par soi même Il est bien à craindre qu'au lieu de sauver votre mari, vous ne vous perdiez avec lui; il faut être plus qu'un nageur *ordinaire* pour sauver un homme qui se noie. L'expérience est là pour le dire: pour "une" femme qui convertit son mari, il est vingt maris qui pervertissent leur femme ou la rendent indifférente en matière de religion. Aussi la loi de l'Eglise n'est que sage, quand elle s'oppose à ces unions funestes et ne cède qu'à regret, pour éviter un plus grand mal. Cette raison seule devrait vous convaincre: vous voulez sauver une âme, dites-vous; l'Eglise le veut autant et plus que vous: on n'est pas plus royaliste que le roi. L'Eglise veut sauver les infidèles, *sans perdre les fidèles*, voilà la différence.

* * *

Dans le mariage, il faut l'égalité des devoirs, tout le monde en convient; mais *l'égalité des devoirs* est impossible, où il n'y a pas

égalité de *morale.* Que l'épouse soit pure et chaste, que, suivant les principes chrétiens, elle incarne le dévouement et l'abnégation: si le mari professe des principes moins austères, si parmi ses nombreux devoirs, il prétend en prendre et surtout en laisser, voyez-vous l'inégalité ,l'injustice et partant la mort du mariage chrétien, le retour au paganisme par l'esclavage de la femme. Compassion, pitié, dévouement, que de ruines amoncelées en ton nom. Menteurs et dangereux, ces livres qui nous montrent les miracles de conversion opérées de la sorte. C'est tenter Dieu: nous n'en avons pas le droit. Si vous tenez à la vie, n'embarquez donc pas dans une nacelle pourrie ou mal jointe; regardez bien ,avant de monter, le pilote qui se propose pour tenir la barre: que de lui vienne confiance et non inquiétude. L'inquiétude, elle vient assez de là-bas, de l'horizon où la mer moutonne, où peut-être la tempête vous attend. C'est là qu'il faut regarder longtemps afin de vous prémunir et de préparer votre âme, en prévision des tourments possibles. L'inquiétude vient du mariage, que la confiance vienne du mari; c'est la loi; et elle montre le devoir. Le *devoir*, ce n'est pas de *rechercher les difficultés* à plaisir, de s'exposer inutilement aux déboires; le devoir, dans le mariage, c'est d'en *comprendre*, d'en *vouloir*, d'en *aimer par avance*, *toute la loi*, toutes les charges, tous les *nécessaires et inévitables sacrifices.* Femme, mère, aïeule, la tâche sera longue et lourde; aussi, allez-y sans présomption, et sans témérité, mais avec *prudence*, *bravoure* et *modestie.*

Le mariage, *préparé avec intelligence*, *contracté avec la ferme* résolution d'en accomplir toutes les charges, voilà, Mesdemoiselles, ce que j'appelle le mariage *de raison et de devoir*, le vrai, le seul mariage, écrit au ciel. J'estime que ces explications me vaudront un plein acquittement.

Permettez-moi d'ajouter comme conclusion, cette page d'un auteur, que déjà, j'ai plusieurs fois cité: "En votre barque, vous "avez mis tous deux le lest de la raison et allumé le fanal de "l'amour; cela ne suffit pas encore, puisqu'un coup devent peut "l'éteindre. Allumez donc en vous, le feu divin du devoir: "c'est-à-dire, par delà le mariage aimez le devoir comme on "aime la vie, aimez-le bien, comme on aime un grand rêve. "Et puis, partez; partez, la chanson aux lèvres, je le veux bien; "graves et recueillis pourtant au fond de vous-mêmes, comme il "convient à qui s'en va vers l'épreuve et vers le sacrifice. mais "aussi vers l'idéal et vers Dieu. Car, je ne refuse point au repas "de noces l'ivresse légère d'une coupe de champagne, pas plus

"que je ne refuse l'amour au mariage. Mais je demande que la "veille en soit grave et la matinée encore émue; je demande surtout "que le mariage cesse d'être en nos mœurs ce que l'ont fait le théâtre "et les livres: un simple moyen de possession plus honnête que les "autres, la satisfaction d'un caprice, ou, comme on dit: le cou- "ronnement d'une passion. Je demande qu'on voie en lui un "*commencement* et non un *dénouement:* le commencement d'une gran- "de œuvre, non la fin d'un joli songe; que la famille, en un mot, "et d'une façon plus large, le *bien* à faire, non *l'amour*, en apparaisse "à tous, la *véritable raison d'être*."

Je crains bien, Mesdemoiselles, qu'en entendant ces austères leçons, vous n'ayez dit, comme jadis le bon saint Pierre, avec quelque découragement: "S'il en est ainsi, mieux vaut ne pas se marier." Et le Maître lui répondit: "Certainement, celles qui se marient font bien et celles qui ne se marient pas font mieux; mais cet *honneur* n'est pas réservé à tout le monde." Ainsi donc: Vive les vieilles filles; honneur aux coiffes et aux cornettes. Quoique la cause paraisse désespérée, je la plaiderai cependant; le prêtre n'est-il pas l'avocat-né des malheureux?

* * *

Dans beaucoup de familles, le célibat se trouve aujourd'hui condamné, flétri, prohibé; voilà pourquoi, règle générale autant que désastreuse, on n'élève les petites filles qu'en vue du mariage. Tandis que pour les noces éternelles du Paradis, beaucoup sont appelés et peu sont élus, pour les noces de la terre, *relativement* peu sont appelés et beaucoup sont élus. Le moment venu, on pousse les jeunes filles au mariage, comme aux leçons de piano, sans même soupçonner qu'elles pourraient bien n'en avoir pas la vocation; conséquence inévitable: dans les salons, on aura du tapage en guise de musique et dans les ménages, des disputes au lieu d'harmonie. D'autres, pâles, anémiées, nerveuses sont traitées par le mariage, quand il leur faudrait des douches ou du quinquina. Que voulez-vous, c'est la mode; le célibat est une honte!! Passe encore pour l'homme, dont ordinairement le célibat est stérile pour le bien, fécond pour le mal; pour lui, il est vrai de dire qu'il n'y a pas de vocation au célibat. A moins que ne l'appelle un devoir supérieur, c'est le mariage qui est pour lui un devoir, auquel il faut le préparer, qu'il faut lui faire aimer et vouloir. Tout homme a quelque chose à fonder ici-bas, et si Dieu ne l'a pas exceptionnellement marqué pour fonder une œuvre éternelle, pour être apôtre de la science ou de la religion, pour

épouser, non une personne mais l'humanité entière, il doit au moins fonder une famille. En l'état de nos mœurs, un célibataire est ou une nature d'élite ou un individu au-dessous de la moyenne: le célibataire d'espèce commune, le nommé "vieux garçon" n'est ordinairement qu'un lâche, un déserteur, un traître dont l'existence constitue un désordre social.

Pour la femme, c'est bien différent! *toutes* ne sont pas nées pour le mariage, mais elles sont *toutes* destinées à cette infinie maternité qui s'appelle le *dévouement.* Or, pour la femme *chrétienne,* le célibat, c'est toujours le dévouement: dévouement concentré dans la famille ou prodigué au dehors dans les œuvres de charité. Puisqu'elles atteignent ainsi leur destinée, pourquoi fausser l'éducation des jeunes filles en les destinant *uniquement* au mariage? Pourquoi former la jeune fille à désirer, à vouloir impérieusement ce qui, après tout, ne dépend pas d'elle: un mari? Pourquoi lui dire et lui redire qu'elle a *droit* au prince charmant; que le commencement et la fin,le tout de sa véritable vie, c'est le mariage; que son existence est manquée, si le mari lui échappe?

Pauvre fille, la voilà donc bien avertie: un mari ou la faillite de sa destinée, la banqueroute de son bonheur. Donc en chasse; il faut, coûte que coûte découvrir le gibier, pardon, le mari; mais, prenez garde, n'ayez pas l'air de chercher, c'est malséant. N'est-ce pas cruel, n'est-ce pas *"ridicule comme la mode"*, d'obliger d'une part, la jeune fille à trouver un mari, et, d'autre part, de lui interdire sévèrement toute démarche pour y réussir. C'est un succès qui doit venir seul, une sorte de caille rôtie qui doit tomber dans la bouche. Courage et patience, Mesdemoiselles, ouvrez bien grande la bouche et attendez la venue de la caille rôtie ou du dindon farci, cela dépendra de la chance. Et voilà cependant tout ce que le "bon ton" permet aux jeunes filles de faire; demander un mari par la voix des journaux n'est encore admis que pour les Américaines; l'usage en deviendra général après la victoire finale et totale des suffragettes, ce qui ne peut tarder, dit-on.

* * *

C'est un fait incontestable: plus la douane est sévère, plus on fait de contrebande; aussi, *bien des maris sont introduits par fraude.* Comment cela? Ces excentricités de la mode: chapeaux en pyramides, au sommet desquels flotte un plumet, en guise de drapeau; cheveux frisés, tressés comme des rêts à capturer des étourneaux; dentelles fines et transparentes comme des toiles d'araignées pour

prendre mouches ou frelons; robes et jupons à couleurs voyantes et provocantes; entraves intimes, qui, gentiment, forcent les demoiselles à sautiller comme de petites dindes, et retardent leur marche juste assez pour que les hommes aient le temps de voir et d'admirer: tout cela, il me semble, c'est de la contrebande. Ce sont des réclames sans en avoir l'air, ce sont des phares, des signaux, pour dire au prince charmant: "par ici, le chenal, abordez de ce côté; amarrez, vous êtes au port." C'est mon idée; sans doute, je me trompe; vous pourriez me le dire. Pour peu que le prince charmant tarde à venir, quelle angoisse! les parents se désolent, les petites amies se prennent à sourire; on s'irrite, on jalouse celles qui ont eu plus de chance; et, préférant la mort à la honte, on se suicide *moralement:* le premier sot qui se présente est accueilli comme un libérateur; c'est la vente fin de saison, vente à sacrifice.... Et s'il ne vient personne... Alors, quelle rancune contre le genre humain tout entier; contre les femmes qui accaparent les hommes, contre les hommes qui se laissent prendre par n'importe qui, au point de décourager le vrai mérite. Pouah, les hommes; cela ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe."... De là, ces Catherinettes hargneuses et grincheuses, qui ont perdu, déshonoré, dans le monde, la réputation des "Vieilles Filles" dont elles avaient usurpé le nom. Vieilles filles celles-là: oh, non; mais ratées du mariage.

* * *

C'est très bien, dira-t-on, mais comment vivre, quand on n'a pas de fortune à soi? Epouser, faute de mieu,x un bon Monsieur, à qui il reste plus de dollars à la banque que de cheveux sur la tête, est-ce plus mal que de se faire femme de lettres, avocate même, et mourir de faim?

D'abord, le mariage ne devrait *jamais* être regardé comme *un métier* et *un gagne-pain;* et c'est une honte de se marier pour *vivre sans travailler.* Mais pourquoi une femme seule ne pourrait-elle pas gagner sa vie?

Je n'y vois que deux obstacles possibles: le premier, c'est la mauvaise réputation des vieilles filles; réputation injuste, dont sont responsables celles qui sont entrées malgré elles dans ce corps d'élite, le second serait que la femme n'aurait *rien appris* et ne saurait rien faire.

Le piano, le dessin, la broderie sont choses bonnes, sans doute, mais elles ne nourrissent pas plus leur femme que leur homme. L'éducation, soignée peut-être, que possède la jeune fille, ne lui

sert pas de grand'chose pour gagner sa vie: elle est faussée. On l'a formée en vue du mari, pour plaire au mari, pour être un gracieux meuble de luxe dans un boudoir ou un salon. Le mari, le boudoir, le salon manquant, le meuble devient inutile; on en fait ce qu'on fait des fanfreluches qui n'ont pas servi: on les met au rancart.

Le jeune homme, ayant fait son cours classique, a reçu une éducation bien autrement générale; il n'aura que l'embarras du choix pour prendre une carrière, et ne sera pas en peine de se spécialiser, le moment venu, dans n'importe quelle profession. Pourquoi ne pas en faire autant pour les filles, quand on le peut ? Si, au lieu d'élever la jeune fille *exclusivement* pour le mari, on la préparait solidement pour la vie; si elle était prête à tous les devoirs, à tous les sacrifices, à tous les dévouements, elle se spécialiserait, elle aussi et sans peine, dans toutes les professions; elle serait même prête pour le mariage, le jour où le prince ferait son apparition... Et si la barque qui devait l'amener fait naufrage, la jeune fille, loin de se désespérer, faute de ressources, chassant les papillons gris, ensevelira son amour, sans haine et sans colère "en lui souriant, comme elle a fait, en couchant dans son tiroir, la dernière poupée, qu'elle a dorlotée en son enfance." Au lieu de rêver, de bouder la vie, elle cherchera, pour alimenter son esprit et son cœur, un devoir auquel s'attacher. Or, quel est celui, s'il le cherche, à qui le devoir ait jamais fait défaut ? Soutien de vieux parents, devenus de grands enfants, servantes de frères ou de sœurs, frappés dans la plus chère moitié de leur vie, mères d'orphelins, pour qui elles remplacent ceux que la mort ou l'égoïsme ont emportés: le monde, avec mépris, les appelle des vieilles filles, mais le Christ en revanche les appellera *ses épouses*. Non, je ne connais pas ici-bas de femme plus grande, sinon la religieuse, avec qui elle a tant de ressemblance. On fait, de nos jours, grand éloge, ou du moins grand tapage, à propos de féminisme, des femmes émancipées de la tyrannie des hommes: les vraies femmes libres, les vraies indépendantes, les voilà. S'estimant trop grandes pour donner leur cœur à un homme, fût-il noble, prince ou roi, elles ne l'ont donné à personne, pour être tout à tous en étant tout à Dieu. Ce mariage-là, plus grand que le mariage de raison, de devoir, c'est le mariage idéal, le seul qui puisse donner ici-bas un avant-goût des noces éternelles. C'est le vrai mariage d'amour.

Aussi, à mes nièces, je dirai un jour ce qu'un sage disait à la sienne: "Ne te mets pas dans la tête que tu es malheureuse, si le "mariage ne t'est pas offert; ne cours pas après lui; ne fais même

"pas de neuvaine pour l'obtenir. Ce n'est pas toujours une faveur "quand Dieu nous l'envoie. Ne soupire pas après l'amour ,cet "amour qu'on regarde bien à tort comme le charme unique et "l'unique fin de la vie. Il n'est en soi ni un bien ni un mal: c'est "une épreuve, épreuve dangereuse, mortelle aux âmes faibles, épreuve féconde cependant, parce qu'elle est grosse de devoirs." "Ne le crains pas non plus, cet amour, et si tu le rencontres, ne "refuse pas de lui donner la main. Bénis Dieu s'il te l'envoie; "bénis-le deux fois, si tu dois t'en passer."

A. WINNEN, S.M.M.,

Supérieur de l'Orphelinat Montfort.

QUATRIEME CONFÉRENCE

Le Féminisme et la Femme

Mesdemoiselles,

Le 18e siècle, à son déclin, proclama les droits de l'homme: quand le 19e se fit vieux, il proclama ceux de la femme. Ces proclamations furent comme les premiers coups de clairon de deux grandes révolutions, dont la première faillit bouleverser la carte de l'Europe, et l'autre sembla brouiller la carte de tout le monde. Les fanatiques des deux partis: Sans-culottes et Sufragettes, appuyèrent leurs revendications sur la Terreur: celle de la guillotine et celle de l'épingle à chapeau. Sans-culottes et Suffragettes avaient le même programme radical: Que sommes-nous? Rien. Que devons-nous être? Tout; le même but: abattre le tyran: tyran national, tyran domestique; le même cri de ralliement: A mort le roi, à bas le mari. Comme disait Madame Emmeline Pankhurst, le Robespierre de la nouvelle Terreur: "Pour revendiquer nos droits, tous les moyens usités en temps de guerre nous sont permis, "*à part l'homicide.*" C'est peut-être le seul point où les suffragettes fanatiques diffèrent des terribles Sans-culottes, à moins qu'on n'y ajoute ce détail original: que les débraillés de 1789 *rejetaient* la culotte et que c'est précisément ce que les suffragettes veulent reprendre. Mais cette contradiction n'est qu'apparente, puisque les deux partis ne prennent pas la Culotte dans le même sens: les uns la rejettent comme vêtement, les autres la veulent comme symbole et comme drapeau.

Ce n'est pas moi, c'est la Philosophie qui dit cela. Une autre chose qu'elle dit encore, c'est que ces fameuses *proclamations des Droits*, étaient surtout des *abolitions des Devoirs*. L'homme ne veut plus ni Dieu ni Maître; la femme à son tour ne veut plus de supérieur; l'homme s'arroge le droit de ne plus être homme; la femme réclame celui de ne plus être femme. Il fallait s'y attendre: c'était dans l'ordre, et la femme, à ce point de vue, avait raison, mille fois raison. L'homme, sous le nom de libertés, prend des licences, qui n'ont rien à voir avec celles qu'accordent les Universités ou les Hôtels de ville; la femme en veut sa part; de quel chef la lui refuser? Ce n'est qu'en Grammaire que le masculin est plus noble que le féminin, et ces questions ultra-modernes ne sont pas des questions de "Grammaire". (soit dit sans calembour.)

Par la rapidité, le nombre et l'éclat de ses victoires, la Révolution féministe fait encore penser à la Révolution d'antan. Avec un enthousiasme, qui rappelle le délire patriotique de la fameuse nuit du 4 Août, des hommes eux-mêmes se jetèrent dans le nouveau parti, pour en devenir, selon le cas, les Mirabeau ou les Don Quichotte. Parmi ces ci-devant du sexe privilégié, bon nombre, comme jadis le Chevalier de la Triste Figure, se battirent contre des moulins à vent; mais il se dressait aussi des abus véritables et de réelles injustices, que les vrais champions du féminisme contribuèrent à renverser. Droit au travail, droit au salaire, droit à la science, droit au divorce, droit à la vie politique et sociale: tout ce que les femmes ont revendiqué, elles l'ont obtenu ou sont en train de l'obtenir Elles se sont montrées capables de faire tout ce qu'on prétendait qu'elles ne pouvaient pas faire, hormis, en majorité du moins, porter des moustaches. Aujourd'hui, la femme gagne un salaire, dont elle dispose à son gré; aujourd'hui, nous avons la femme professeur, docteur, médecin, avocat; aujourd'hui, la femme prend part aux élections, et demain, peut-être, elle siégera au Parlement. Et vraiment, pourquoi pas? Que la femme en ait *le droit*, qui le niera? Qu'elle en ait les *capacités*, qui oserait en douter? Maniera-t-elle la parole avec moins de finesse, d'aisance, de volubilité qu'un homme, fut-il avocat? Même, la profession du barreau ne semble-t-elle pas être plutôt une profession féminine, puisqu'elle ne peut être officiellement exercée que par des gens de robe. Et en fait, la femme ne plaide-t-elle pas aujourd'hui dans 48 Etats du monde, sans que cela paraisse avoir gâté le métier? Croirait-on par hasard, qu'une dame soit moins apte à voter que son concierge, son chauffeur ou son épicier? Au contraire; les

femmes, dit Emile Faguet, peuvent prétendre qu'elles sont beaucoup plus aptes que les hommes à être des électeurs prudents, éc.lairés, bien avisés, généreux. Le suffrage universel actuel est composé, pour *un* tiers, d'alcooliques, dans l'*autre* tiers, on trouve des voleurs; des assassins qui n'ont pas été pris et autres personnages du même ordre. Dans le troisième tiers enfin, le meilleur, on trouve quantité d'individus, qui, sans être ni alcooliques ni criminels n'ont aucun sens moral. Or, les femmes en immense majorité ne sont pas alcooliques: l'alcoolisme n'est pas féminin; les femmes, en quasi totalité, ne sont pas criminelles: le crime n'est pas féminin; bref, si comme disent les Arabes, le Créateur a donné aux femmes les deux tiers de la beauté, il faut bien leur concéder les trois quarts de l'honnêteté. Pour toutes ces raisons, les femmes seraient admises à soutenir qu'elles sont *plus aptes* que les hommes à l'exercice des droits politiques; tout au moins faut-il reconnaître qu'il y a égalité d'*aptitudes* à cet égard. Quant à la représentation parlementaire, je crois volontiers ce que disait une ardente suffragette: "lorsqu'il y aura des femmes à la Chambre, elle sera plus propre et mieux tenue."

Que la femme soit *apte* à tout, l'histoire et l'ethnographie le prouvent surabondamment, car, il n'est pas de métier, depuis celui de souverain jusqu'à celui de bête de somme, qu'elle n'ait exercé ou n'exerce encore aujourd'hui en quelque partie du globe. Que la femme ait toutes les *capacités*, les statistiques le montrent à l'évidence. En Angleterre, le rapport du contrôleur général des brevets d'invention nous apprend qu'en 1913, 73 Anglaises ont inventé ou perfectionné des ustensiles de cuisine, tandis que 100 autres ont pris des brevets pour armes à feu ou projectiles.

C'est donc un fait évident: la femme *a le droit* pour elle; or, qui a mêmes titres, je ne dis pas "doit," mais "peut" prétendre aux mêmes fonctions; la concurrence est libre, et si, d'après nos mœurs, il est permis d'avoir des préférences, elles seront pour le faible contre le fort: la femme sera préférée à l'homme.

Mais ce désir violent de liberté, d'indépendance chez la femme est-il justifié? Certainement; il est doublement justifié: et par l'injustice de l'homme à l'endroit de la femme et par la justice de la femme envers elle-même.

Par sa frivolité, par sa paresse, par son éducation toute de talents d'agréments, la femme, celle de la haute société particulièrement, s'était réellement faite mineure; elle s'était "*entravée*" au moral plus encore qu'au physique. L'homme ne lui demandait

qu'une seule chose: lui plaire; et comme rien ne plait aux enfants, qu'ils soient grands ou petits, comme le jouet qui les amuse, la femme, pour plaire à l'homme, s'était faite poupée agréable, charmante, délicieusement inutile. Son devoir social consistait à semer autour d'elle, des grâces et des sourires: poupée, elle était traitée en poupée. Passer en charmant, peut être un éloge pour une actrice; faire de sa vie une gracieuse pirouette peut être un succès pour une danseuse, ce n'est pas un idéal pour une femme, encore moins pour une chrétienne. Aussi, un certain nombre de femmes de haute raison ont rêvé la renaissance, le relèvement de leur sexe. Se souvenant, que, si la beauté attire et si l'esprit attache, seule, la vertu retient solidement, elles ont jugé que pour s'associer réellement à un homme, pour l'aider, le continuer et au besoin le remplacer, la femme devait se viriliser un peu, se donner une éducation forte, un caractère sérieux, et que de la sorte, elle serait et plus vraiment heureuse et plus légitimement contente d'elle-même. Le féminisme ainsi compris est la meilleure de toutes les réformes: celle qui commence "at home"; c'est une véritable insurrection de la femme contre ses péchés mignons et ses défauts "les plus charmants". Aussi, Mesdames, ne craignez pas d'opposition; tout le monde est pour vous, tout le monde vous crie: Soyez féministes, c'est notre salut. En avant donc, vers l'indépendance et vers la liberté.

Comment se viriliser, comment acquérir l'indépendance? Le travail virilise, le travail anoblit: le travail, c'est la liberté. Mais encore, quel travail choisir? En supposant pour un instant, que la liberté de la femme demande sa parfaite égalité avec l'homme, est-ce donc s'égaler à l'homme que de faire ce qu'il fait, de partager les mêmes travaux? Ah, la question est complexe.

Plus une société est avancée en civilisation, plus la division du travail est portée loin entre l'homme et la femme. Chez les tribus sauvages, la femme partage les occupations de l'homme: elle est chasseresse et guerrière avec lui. A la campagne, la femme, associée aux travaux de l'homme, est un élément de rapport de plus; par contre, à l'usine, la concurrence de la femme, en augmentant la main d'œuvre, trop abondante déjà par suite du travail des machines, fait baisser les salaires, plus que les grèves ne les font monter. Et puis, cette conquête des emplois masculins par les femmes, peut offrir un réel danger: à force de chasser, on extermine le gibier. Tout employé masculin, supplanté et remplacé par une femme, c'est un blessé de plus et un brave de moins, dans l'armée

trop décimée déjà..... des épouseurs. Ce rude assaut des positions masculines, c'est la chasse à mort des maris; attention, établissons des réserves, Mesdemoiselles, le beau gibier se fait rare; ce serait dommage d'en perdre l'espèce.

Mais il en est peut-être que ces considérations laissent indifférentes: Fini, le prince charmant; au moment où il espérait aborder chez la princesse lointaine, il a frappé une mine... significative; d'autres fois ce sont des avaries aux machines qui ont fait interrompre le voyage; que sais-je. Ce que je veux dire, c'est qu'il y en a qui décident de faire la traversée de la vie sur le "Ste-Catherine", les unes parce que c'est le seul navire en partance, les autres parce qu'elles veulent faire un voyage paisible, d'autres enfin, pour des raisons "graves et personnelles"; car, ce serait une erreur de croire que le beau "Ste-Catherine" n'est qu'un simple bateau de "Sauvetage". J'en prends à témoins toutes les anciennes jeunes filles de l'univers.

Qui que vous soyez, jeunes filles "ordinaires" ou jeunes filles "au-dessus de l'ordinaire", notez, je vous prie, dans la classe moyenne de la société, cette formidable poussée féminine vers les professions libérales. Est-ce donc la terre promise, ou l'île habitée par le prince charmant? Hélas, aujourd'hui, par suite de l'encombrement, les professions, dites "libérales", ne le sont guère envers ceux qui les embrassent, elles ne nourrissent pas leur homme et ne donnent qu'une classe de pauvres "bien vêtus, de gens qui *dînent* parfois chez eux, mais ne "*mangent*" que chez les autres. Ce sont donc, tout compte fait, les professions qui procurent le moins d'indépendance et de liberté. Ignorez-vous à quoi doivent s'abaisser parfois, ces faméliques, pour ne pas mourir de faim? Ignorez-vous qu'il y a toujours plus d'auteurs que d'éditeurs, plus d'avocats que de procès, plus de médecins que de malades. Que de marches et de démarches pour placer un manuscrit; que de compromis avec la conscience pour épicer sa littérature selon le goût des lecteurs, avides d'émotions malsaines. Ce ne sont pas des idées qu'on répand, c'est de la marchandise douteuse qu'on écoule; et à mettre les choses au mieux, il n'y a rein de poétique dans les "balades" d'un auteur en quête d'un éditeur. Les médecins ont beau trouver de nouvelles maladies, découvrir de nouveaux microbes, imposer de nouveaux régimes, les patients ne peuvent suffire; et bien des jeunes docteurs en restent pour eux-mêmes au vieux régime "de la purée". Enfin, les plus grands chicaniers, les plus invétérés plaideurs ne peuvent pas

apporter assez de causes à cette légion d'avocats, et bon nombre de ces derniers se voient forcés (oh, douce violence) d'entrer au Parlement, pour fabriquer de nouvelles lois dont l'infraction puisse fournir matière à de nouveaux procès.—Nous voilà bien dans ce que la Philosophie appelle un "cercle vicieux" soit dit sans malice. C'est vraiment la peine de faire son cours de lettres ou de droit pour finir comme cocher de fiacre ou balayeur de rues, fût-ce même à Paris. Pourquoi dès lors vouloir grossir le nombre de ces faméliques, réduits à se demander, non pas: quel bien puis-je faire avec mon diplôme, mais: quel profit puis-je en tirer?

Sans doute, si vous avez pris votre license pour une chose, vous pouvez en ouvrir un débit, débit de jurisprudence ou débit de tabac; mais prenez vos précautions. Ne commettez pas l'erreur du marchand qui ouvre une affaire dans une ligne abandonnée, ou l'imprudence du conducteur de train qui s'engage sur une voie, sans s'assurer qu'elle est libre, et même quand tout indique qu'elle ne l'est pas. Tout ce qui est permis, n'est pas toujours expédient; l'heure est mal choisie pour faire valoir un droit qui n'est qu'une illusion meurtrière: le droit de vous mettre dans la misère, et de vous exposer à mourir de faim. Au moment où tous ceux qui raisonnent, cherchent à détourner les jeunes gens de ces situations déjà trop encombrées, vous réclameriez le droit de les occuper. Et pour qui ce sacrifice de vous-mêmes? Pas pour la société, toujours, puisqu'elle n'a que faire de vos services sur ce point. Encore une fois, vos titres sont indéniables, vous êtes donc *libres* de les faire valoir: on a malheureusement toujours la *liberté* de faire une sottise, mais on n'en a pas le droit. Nous n'avons tous ici-bas qu'un seul droit: celui de faire notre devoir; voilà le droit incontestable. Tel que le font miroiter devant vos yeux, certaines femmes, les pires ennemies de la femme, ce n'est plus le droit, c'est le caprice, l'appétit, l'égoïsme: ce droit-là n'existe pas.

Il a fait, il devait faire misérablement banqueroute, le féminisme qui promettait l'émancipation de la femme par les sports, le savoir, le divorce et le droit de vote. Les femmes vraiment supérieures furent les premières à s'en apercevoir. Malheureusement, dans les congrès féministes, comme dans beaucoup d'autres d'ailleurs, ceux et celles qui pensent le moins sont généralement ceux et celles qui parlent le plus. Or, d'habitude, le bruit ne fait pas de bien, mais parfois le bien ne fait pas assez de bruit. Entrez dans cette salle de réunion féministe: on se croirait dans une nouvelle Babel (c'est de là que vient "babil", paraît-il) tant les types, les allures,

les parlers y sont discordants. Quel malheur, a dit une femme d'esprit, que pour désigner les demi-folles qui travaillent à coups de bombes à la cause, et les apôtres charmantes qui sagement préparent l'avenir de leurs pareilles, il n'y ait qu'un mot unique: "Féministes".

Mais, voyons l'assemblée. En procédant par ordre de "ramage", (qui parfois précède le "plumage") nous trouvons d'abord les visionnaires, les anarchistes du parti; celles qui tendent le poing à l'homme en glapissant: Misérable, assassin, scélérat, ôte-toi de là, que je m'y mette; celles qui battent le pavé de Londres, cassant les vitres des magasins à coups de parapluies, posent un engin explosif dans la Galerie nationale et font rouler pêle-mêle chevaux et jockeys aux courses d'Epsom; celles en un mot, qui ayant pris pour devise: ni Dieu ni maître, rêvent de la femme libre, affranchie de toute loi. Quelle ironie: la femme affranchie; oublient-elles, ces pauvres créatures, qu'il n'y a d'*affranchi* que ce qui est *timbré*. Ah, pour les corriger, il faudrait, dit un auteur, que la Providence leur fit pousser la barbe au menton.

Il y a quelques années, paraissait un livre, écrit par une Miss Jane Johnstone Christie, sur le progrès de la femme depuis l'origine jusqu'à nos jours. Ce livre n'a pas moins de 333 pages, mais il est "complet" puisqu'il termine par "Le dernier mot" et puisqu'il prétend remplacer, en les corrigeant, tous les autres livres historiques et scientifiques, à commencer par la Bible, naturellement. Ainsi, vous croyez encore, pauvres arriérées, ce que dit Moïse: qu'Eve fut tirée d'Adam. Cette théorie, insoutenable aujourd'hui, est une insulte à la femme; c'est une invention de l'homme-tyran, une contradiction biologique. Pour prouver que biologiquement, le mâle est inférieur à la femelle, l'auteur, Christie, nous montre les têtards, ces premières formes des grenouilles et des crapauds. Dans l'eau *vaseuse*, dit cette demoiselle, qui a l'air de s'y connaître, il ne naît que des têtards mâles, mais à mesure que l'eau devient *plus limpide*, le pourcentage des femelles augmente, si bien que dans des conditions parfaites de pureté, il ne naît plus de mâle du tout. Au commencement, des êtres il n'y avait que des femelles. les mâles ne vinrent que plus tard, sans qu'on eût besoin d'eux, comme un excroissance sociale. "Et voilà une preuve". Christie." Ces visionnaires, ces énergumènes, sont-ce là des féministes; oh, non; ce sont des agitées, qu'il faut calmer par la douche à gros jets pour prévenir une crise furieuse.

Voici plus loin, un groupe à l'allure sévère; oh, elles ne voient

pas rouge, comme celles de tout-à-l'heure; ce sont les bas-bleus, ennemies jurées des cordons de même couleur. Elles ont de la littérature jusqu'au bout des ongles, et de l'encre plein les doigts; elles ne sont pas populaires; ni auprès des hommes qui ne veulent pas être égalés, ni auprès des femmes qui ne veulent pas être surpassées. Elles ne réclament qu'une chose: le droit au savoir. Mais il y a longtemps qu'il est mort et enterré, le bonhomme Chrysale, qui trouvait la science chez la femme, fatale pour son dîner; il y a belle lurette qu'on a dit aux jeunes filles: Pour votre plus grand bonheur, pour votre perfectionnement, pour le progrès et le salut de la société, cultivez votre intelligence, enrichissez votre esprit, vous n'étudierez jamais trop. L'étude, leur a-t-on dit, est une joie sérieuse, dans les douceurs de laquelle on perd le goût des frivolités; une joie idéale qui emporte l'âme dans une direction opposée aux réalités fangeuses de la vie. L'étude apporte avec elle un accroissement de noblesse d'âme; elle vous donne conscience de votre dignité et vous rend incapables de devenir le jouet qui se prête à l'amusement de ceux qui ne respectent plus rien. Mais la seule chose qu'il soit imprudent de demander à la littérature, c'est son pain. Vivre de sa plume, c'est faire maigre chère. Je sais bien qu'on appelle les fervents des belles-lettres: les Nourrissons des Muses; malheureusement, les Muses sont des nourrices sèches; elles président un bureau d'esprit, elles ne tiennent pas une table d'hôte. Mieux vaut avoir un gagne pain latéral, et ne les employer que comme dames de compagnie.

Il est à remarquer que dans ces congrès mouvementés, on rencontre peu les *vraies* savantes, moins encore les vraies femmes de lettres et les artistes. Cela se comprend: elles n'ont rien àréclamer; elles prouvent par leur exemple, que même en notre société, la femme de talent peut se tirer d'affaire, tout comme l'homme. Mais pourquoi, dans ces congrès féministes, ne voit-on pas plus de nos *vraies femmes d'Oeuvres?* Elles ont beau invoquer le goût de l'ombre et l'horreur du tapage, ne voient-elles donc pas qu'au féminisme est attaché le sort du monde ? Oublient-elles que les révolutions d'idées qui se font en dehors de nous, se font contre nous; qu'il faut prendre la tête du mouvement pour lui impimer une direction, et qu'enfin la décadence et l'élévation de la société suivent nécessairement la décadence et l'élévation de la femme: le niveau moral d'un peuple étant toujours celui de ses mères et de ses épouses. Si les bons l'oublient, leurs ennemis n'y pensent que trop. Là où est la femme, est la victoire, a dit Bebel, le patriarche du Socialisme, et ce mot

d'une grande justesse, explique les faveurs, les promesses et les mamours de la secte à l'égard du parti féministe.

On prétend quelquefois, que l'Eglise catholique est opposée au féminisme: c'est pure calomnie; autant vaudrait dire qu'une bonne mère est opposée au bien de ses enfants. Ah, si par féminisme, on entend ce qui est nuisible, dangereux, dégradant pour la femme! sans doute, l'Eglise y est opposée avec toute l'énergie de la mère qui défend son enfant; protéger ses enfants contre leurs ennemis est le premier devoir de l'amour maternel; comme les protéger contre eux-mêmes, au risque de les contrister, en est souvent l'héroïsme. Or l'Eglise aime la femme et la femme aime l'Eglise; cet amour fait la force de l'une comme elle fait la gloire de l'autre. Ce fut de tout temps, entre la femme et l'Eglise un échange admirable de dévouements et de bienfaits. L'Eglise doit beaucoup à la femme: depuis les saintes femmes qui suivaient le Sauveur Jésus, et les Diaconesses qui aidaient les premiers Apôtres; depuis les femmes des Césars, chrétiennes avant eux, et les reines, convertisseurs des Barbares; depuis les princesses, protectrices des Papes opprimés, jusqu'aux mères chrétiennes que nous voyons aujourd'hui monter la garde devant la foi de leurs enfants, l'histoire n'est qu'une série d'exploits des femmes au service de l'Eglise.—L'Eglise a beaucoup fait pour la femme: Elle l'a relevée de l'opprobre où l'avait jetée un paganisme sensuel; elle a posé comme un point essentiel de sa doctrine, l'égalité de l'homme et de la femme, en proclamant l'unité et l'indissolubilité du mariage, l'unité de morale pour les hommes et pour les femmes; elle a créé pour l'élite d'entre elles, un état consacré, et par des lois sévères, elle protège ses vierges comme la prunelle de ses yeux.

L'Eglise et la femme, c'est la mère et la fille: unies par l'amour, elles sont invincibles. Tant que l'Eglise subsistera, elle protègera la femme; et tant que la femme aimera l'Eglise, elle sera en sûreté. Quand on veut séduire la fille, on commence par la détacher de sa mère, à tourner en dérision les sages conseils de sa prudence. Sous couleur de féminisme, certains novateurs, amis de la femme, comme le vautour l'est de l'oiseau, viennent lui dire: Voici l'heure de la liberté; depuis trop longtemps vous vivez en esclavage; le rôle de la femme, tel que pratiqué par vos grand'mères, c'est l'infériorité, la dégradation; l'humilité, l'obéissance, la piété, vertus d'un autre âge, ne conviennent plus à notre siècle d'œuvres sociales; la soumission de l'épouse à l'époux, tant recommandée par l'Eglise, est une doctrine scandaleuse, c'est une honte pour votre sexe; le travail

du ménage est au-dessous de vous; la maternité est gênante dans votre ascension vers l'idéal et vous met fatalement sous la dépendance du père de vos enfants. Il n'y a qu'un travail digne de vous: celui de l'homme, votre rival; mais comment faire le partage égal entre l'homme et la femme? ceindre le tablier chacun à son tour, passe encore: cela se voit dans les contes de fées, mais être père et mère, à tour de rôle, c'est plus malaisé; arrière donc la maternité, qui laisse la grosse part à la femme. C'est le siècle du surhomme, pourquoi pas de la surfemme.—Il y a toute une littérature dans ce genre, où la femme de ménage n'est qu'un animal domestique, l'épouse, un objet d'amusement, une poupée, et la mère, une remueuse de berceaux. Les théâtres et les romans ont jeté le ridicule sur le sentiment divin de l'amour, la loi de la fidélité, le dévouement maternel; c'est le pivot sur lequel ils tournent; supprimez tout ce qui fait rire au dépens du mariage, et du même coup, vous fermez les théâtres et tuez les romans. Quelle folie, cependant, que cette doctrine à laquelle beaucoup se sont laissées prendre; elles ont prêté l'oreille au tentateur qui leur disait: vous serez semblables à des dieux, pardon, aux hommes; et parce que la femme n'a jamais pu devenir l'homme, nous avons vu ce produit particulier à notre siècle: la femme incomprise.

Autrement réconfortante est la doctrine de l'Eglise: le rôle de la femme, si humble soit-il aux yeux du monde, est grand comme le devoir. Tout devoir est grand, est sacré: il n'y a pas de petits devoirs. Etant l'expression de la volonté de Dieu, le devoir, quel qu'il soit, est divin, et nous ne sommes grands aux yeux de Dieu, seul juge de la vraie grandeur, que dans la proportion où nous accomplissons notre devoir. Le devoir est comme la mort: il nous égalise; la mort en nous rabaissant, le devoir en nous grandissant. Nul n'est grand devant la mort, nul n'est petit devant le devoir; l'une nous couche dans une même tombe, l'autre nous élève sur un même piédestal. La question n'est donc pas de savoir ce qui est plus flatteur pour notre vanité, mais bien de connaître quel est notre devoir. Quel qu'il soit, faites votre devoir, et vous serez grandes. Que vous fassiez des expériences chimiques ou des combinaisons culinaires; que vous changiez les langes d'un nourrisson ou les lois d'un pays: peu importe; pourvu que ce soit votre devoir. Si vous voulez vous grandir, égaler l'homme, le surpasser même, et ce n'est pas difficile, il n'y a qu'un moyen: l'accomplissement plus généreux et plus exact de vos devoirs. Ceux qui vous en

proposent un autre, ceux-là, Mesdemoiselles, vous trompent et se moquent de vous.

Vous voyez que nous sommes loin de condamner les suffragettes, ou même de faire leur procès. Que la femme enseigne, plaide, vote ou siège au Parlement, l'Eglise ne le lui défend pas plus que de chasser le tigre ou de pêcher la baleine. Et pourquoi, dans certains cas, la femme ne pourrait-elle pas s'occuper de politique, puisque la politique s'occupe d'elle ? La seule chose contre laquelle l'Eglise proteste, avec le bon sens, c'est le nouveau principe, si démoralisant et si trompeur: que le rôle de la femme *en lui-même*, est inférieur, que sa part est injuste et qu'il faut, en tout, la faire semblable à l'homme.

La femme est l'égale de l'homme, égale de nature, égale de destinée; cette égalité n'est pas confusion, mais ordre, c'est-à-dire, qu'elle est subordonnée au rôle que chacun d'eux doit remplir. Dans un duo, les deux parties sont égales, quoique l'une ne soit pas l'autre: si la haute domine, la basse soutient. L'homme est la tête qui s'élève, la femme est le cœur qui soutient.—Rien n'est beau comme la variété dans l'unité; tandis que trop de similitude engendre la monotonie et n'est nullement signe de perfection: l'homme dont les deux pieds seraient pareils aux deux mains serait un phénomène, qui n'aurait rien à envier à certains ancêtres des Darwinistes.

Nos utopistes confondent deux choses complètement distinctes: égalité et similitude. Parce que deux demoiselles ont même taille, même chapeau, même toilette, même apparence extérieure enfin, elles peuvent se ressembler, elles ne sont pas nécessairement égales. Le geai paré des plumes du paon lui ressemble aussi, mais c'est tout. Et puis, parce qu'une femme aura volontairement perdu les qualités de son sexe, elle n'aura pas acquis celles de l'autre. Qu'un jour, l'égalité socialiste, l'égalité de plain-pied s'établisse: ce sera l'oppression, l'écrasement de la femme dans la lutte pour la vie; l'homme est plus fort qu'elle: Ce qui, maintenant, rétablit l'équilibre, c'est que la femme jouit du bénéfice de la loi morale: bénéfice qui est en faveur de tous ceux qui ont le droit sans avoir la force. L'égalité de la femme est donc une égalité subordonnée et protégée. Dans la société la plus républicaine, bien que tous les membres soient égaux, ils ne peuvent pas tous être présidents, ni ministres; c'est une vérité de La Palisse, dont l'oubli cause parfois ces agitations politiques, communément appelées: la lutte pour l'assiette au beurre. La famille est la société la plus ancienne, la cellule-mère des Etats;

or, qui dit société, dit ordre, c'est-à-dire que chacun des membres a une place déterminée qu'il ne peut abandonner sans troubler l'ordre, sans nuire à la société. Demandez à vos Mamans, Mesdemoiselles, combien c'est agréable quand Papa s'ingère trop dans les détails du ménage. On comprend encore que Madame achète les chaussettes pour Monsieur, mais voyez-vous Monsieur allant essayer un chapeau pour Madame? L'homme et la femme ont chacun leur sphère, dans laquelle ils sont professionnels et où l'autre ne peut entrer qu'en amateur, sans cela, c'est le désordre et le ridicule. Nous voyons dans la société d'aujourd'hui des hommes qui font des jupes, tandis que des femmes conduisent des fiacres; en attendant, disait quelqu'un, que Monsieur purge Bébé, pendant que Madame ira au Palais, plaider d'office pour des apaches; les femmes porteront des culottes et les hommes des jupons. Ne vaudrait-il pas mieux s'en tenir à la bonne logique de l'"*habitant*": Si Dieu avait voulu que le monde marchât de si ridicule façon, les femmes seraient les hommes, et les hommes, les femmes.

En principe, la femme gouverne le ménage et l'homme gouverne ou mieux, croit gouverner le pays. Les femmes crient à l'injustice parce que, dans les lois, les hommes proclament leur supériorité. Que voulez-vous: c'est une petite revanche qui témoigne de leur infériorité dans le mènage; ils font des lois à la Chambre, mais ils les subissent... à la maison. Je conduis le pays, disait un grand homme d'Etat, mais c'est ma femme qui me conduit.

Le gouvernement intérieur, n'est-ce donc rien? Dans un pays, le portefeuille le plus important est celui de l'Intérieur; n'en serait-il pas de même dans le petit royaume de la famille? Le gouvernement de la femme dans la famille est *souverain*, parce qu'il domine par son importance toutes les fonctions de la vie. Les femmes, dit un philosophe, n'ont pas fait beaucoup de chefs-d'œuvre, peut-être, mais aucun n'a été fait sans elles; c'est sur leurs genoux, que se forme ce qu'il y a de plus sublime: un honnête homme et une honnête femme. Faire un homme est difficile: ce n'est pas seulement mettre un enfant au monde et le poser dans un berceau, c'est former une conscience, façonner un caractère. L'homme moral est fait à six ans; si la mère a profondément imprimé sur le front de son enfant, le caractère divin, la main du vice peut le ternir, mais l'effacer, jamais." Heureux donc, l'homme qui pour trouver l'idéal de la femme, n'a pas besoin de chercher dans les livres, mais peut regarder, au plus profond de son cœur, l'image de sa mère.

La femme est "*Souveraine.*" Il y a deux manières d'affirmer sa souveraineté: en tyrannisant les autres ou en les rendant heureux; la meilleure vous est dévolue: C'est en faisant des heureux que la femme règne dans la famille. C'est encore la seule royauté vraiment solide, puisque c'est la seule, qui soit bénie des sujets. Une femme qui abandonne son devoir domestique est une reine qui abdique une véritable royauté.

Dans un Etat, encore que les ministres aient chacun leur département spécial, les intérêts sont communs et se discutent au même conseil, où chacun est admis à donner son avis. Dans la famille, la femme, ministre de l'intérieur, peut et doit avoir son mot à dire, même dans les affaires étrangères. Si l'homme est sage, il en tiendra compte, car si parfois, il peut émettre un bon avis en affaires de ménage, pourquoi la femme ne le pourrait-elle pas en affaires politiques? D'ailleurs, il est des choses que les femmes verront toujours mieux que les hommes et que les hommes ne comprendront jamais bien sans leurs lumières. Bien plus, l'homme a besoin, non seulement du conseil, mais de l'appui de la femme: appui moral, toujours, appui extérieur, parfois. Il serait intéressant de faire la liste des grandes œuvres, faites par des hommes soutenus par des femmes; on en viendrait à la conclusion: qu'on trouve toujours, ou à peu près, une grande femme à côté d'un grand homme. La part de la femme en politique, en apparence est secondaire, mais elle est grande en réalité, car elle est fondamentale: la part du cœur qui soutient, qui augmente la force du bras. Qu'on le nie ou qu'on l'avoue: généralement, les hommes s'agitent, et les femmes les mènent; comme disait spirituellement quelqu'un: nous disons d'elles ce que nous voulons, mais elles font de nous ce qu'elles veulent. De toute femme, digne de ce nom. de toute chrétienne surtout, on pourrait dire ce que disait Berryer de la duchesse de Berri, qui pourtant n'était pas une sainte: Il y a dans sa tête et dans son cœur de quoi, faire vingt rois."

Dans les œuvres sociales, la part de la femme est plus grande encore et la portée de son action égale, si elle ne la dépasse pas, celle de l'homme. Parlant un jour du bonheur de faire le bien, un célèbre prédicateur s'écriait: "Si je n'étais pas prêtre, je voudrais être femme pour faire plus de bien. L'action de la femme est triple: action sociale par les œuvres de philanthropie, action religieuse par l'apostolat laïque, action morale par l'influence de son exemple. L'homme, le mari, le plus exigeant, n'a pas le droit d'entraver la femme dans la pratique raisonnable de ces devoirs.

La femme autant que l'homme se doit à la société, quoique d'une façon différente; elle peut et doit être partout où la société *a besoin d'elle;* aucune tâche alors ne lui est défendue, non, pas même de porter les armes, comme Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette ou l'héroïne de Verchères. En vertu de la solidarité, la femme doit être partout où l'homme succombe à la tâche ou manque à son devoir: tel un brave soldat, qui sur le champ de bataille, saisit le fusil d'un camarade frappé ou d'un lâche qui tourne le dos. La chose s'est vue, se voit encore et se verra toujours; aussi bien, c'est une loi de l'histoire: quand les hommes par faiblesse ou lâcheté, ne suffisent plus à la tâche, c'est l'heure des femmes et généralement, c'est l'heure de Dieu, l'heure du salut. Elle est à sa place, la femme, qui supplée l'homme defaillant ou travaille avec lui au labeur sacré que Dieu nous impose. Ah, lorsque, guérir les corps, ou défendre les opprimés n'est plus un métier lucratif, mais une œuvre sociale de désintéressement et de charité, alors, j'approuve la femme qui dit au médecin ou à l'avocat: Frère, j'ai un cœur, moi aussi; tu fais œuvre d'amour, laisse m'en prendre la moitié. Voilà pourquoi, aucune voix discordante ne s'élève dans cet hymne de louanges aux infirmières et Dames de la Croix Rouge. C'est un fait incontestable, qu'il n'est tâche si haute, à laquelle le cœur de la femme ne puisse élever son esprit et ses forces. *Pectus est quod disertos facit*, ayez du cœur, vous serez éloquents, disaient les anciens; pour la femme, c'est le cœur encore qui donne la force de vaincre aussi bien que de convaincre. Les honneurs ne sont pas l'honneur: l'honneur est intègre, les honneurs trop souvent, c'est l'honneur mis en lambeaux; ce n'est pas la place qui élève l'homme, c'est l'homme qui élève la place: voilà des vérités que je vous prierais de retenir, Mesdemoiselles, et alors, au lieu de vous jeter à la curée des places, de l'argent, des honneurs, curée où s'entre-déchirent les hommes, si vous avez des réserves d'amour et de dévouement, cherchez tous les postes désertés par l'homme, tous les devoirs trahis par lui et dites-moi si le champ est vaste et le labeur immense. Que faire, dites-vous? Ce que l'homme ne fait plus: aimer les autres au lieu de n'aimer que soi-même: aimer le bien et lui vouer toute votre vie; vous assigner un devoir c'est-à-dire un dévouement, et vous y donner entièrement; aller là où l'homme ne va plus, c'est-à-dire, là où il faut abnégation et amour. Professeur, médecin, avocat, n'importe, partout vous serez à votre place. La liste serait longue des œuvres où l'esprit, la main et le cœur d'une femme supérieure, feraient, comme en se jouant, des merveilles. Que de choses que

les hommes ne peuvent faire, ou qu'ils font mal; que de choses qui meurent entre leurs mains et à qui il ne faudrait qu'une âme de femme pour reprendre la vie. En tous les temps d'affaissement moral, c'est aux femmes à aller de l'avant et à tracer le devoir aux hommes. Ne souriez pas, ne traitez pas ce programme d'utopie, je pourrais vous en montrer, et beaucoup, qui réalisent ce vrai féminisme social.

Quand ils eurent constaté l'irrémédiable banqueroute du premier féminisme: celui qui prétendait émanciper la femme par le droit de vote, le divorce, la jupe-culotte et la bicyclette, les coryphées du système ont changé de note. Les uns, forcés par le bon sens, sont revenus à l'antique mariage, qu'ils veulent rajeuni, purifié. S'ils avaient moins de respect humain, ils diraient le mariage chrétien, bonnement et simplement; mais ce serait avouer que l'Eglise a la primeur du vrai féminisme, et cela, ces messieurs ne le peuvent pas. D'autres, plus hardis, trouvent que la femme idéale doit s'élever au-dessus du mariage; elle doit être la vierge forte, émancipée de l'homme, libérée de l'amour individuel, vouée au grand apostolat de la charité. Et que proposent-ils à cette femme idéale? De devenir l'égale de l'homme? Oh, non, les hommes ne sont pas si parfaits que ce soit l'idéal de leur ressembler; oh non, il faut créer des femmes très supérieures aux hommes existants et par elles régénérer le vieux monde décrépit. "Or, pour l'apostolat, il y aura toujours plus d'action, plus d'abnégation, plus d'ardeur et de sincérité chez la vierge que chez la femme mariée: aussi, l'idéal de la femme de demain, de la libératrice sociale, c'est la vierge forte."... Qui donc trace ce beau programme? Est-ce quelque Père de l'Eglise, faisant l'éloge de la virginité? Non, c'est M. Marcel Prévost, féministe hardi et des plus à la mode. Il parle d'or; mais, se doute-t-il seulement qu'il ne fait que traduire une page de l'Evangile et que les "Vierges fortes" de son roman ressemblent étrangement à des religieuses sans cornette et sans crucifix, à des religieuses laïcisées qu'un vent de révolution aurait éparpillées par le monde?

Peut-être serait-il surpris d'apprendre que sa dernière invention féministe est vieille comme l'Eglise, avec cette différence que, pour exécuter ce beau programme, l'Eglise a trouvé dans son sein des milliers de ses meilleures enfants, tandis que lui-même n'a pu en créer qu'une demi-douzaine, dans son imagination de romancier fécond.

Honneur à toutes les femmes héroïques: dames de la Croix-Rouge, infirmières volontaires, gardes-malades des hôpitaux, qui

remplissent aujourd'hui le monde de l'éclat de leurs belles actions. Mais tout en exaltant les unes, n'oublions pas les autres; je veux dire ces vierges fortes par excellence,qui s'appellent nos religieuses.

Pour travailler avec moins de fracas, pour poser moins souvent devant les appareils photographiques, pour s'exposer plus rarement dans les revues et les journaux, pour faire, de l'héroïsme, leur vie ordinaire, sont-elles donc au-dessous des autres ? Je ne le vois pas.

Généralement ce sont de petites bourgeoises, bien élevées, diplômées souvent; elles aussi ont senti leur cœur trop haut placé pour appeler sur elles la mainmise de l'homme. Par le plus auguste des serments, elles ont renoncé au mariage, à la famille; elles ont réalisé au plus haut degré l'indépendance de la femme: l'indépendance du cœur. Leur obéissance, leur apparente servitude est librement voulue, elle s'appelle ordre, discipline. Affranchies de l'amour de l'homme, elles se sont vouées à l'humanité, c'est-à-dire, en termes à la fois plus modestes et plus concrets, au bien, à Dieu qui en est la personnification. Peut-on se figurer des apôtres plus hardies de l'émancipation de la femme, que nos modestes religieuses ?

Ah, si par *féminisme*, il faut entendre ce mouvement qui tend à rabaisser la femme au niveau de l'homme avili, cupide, égoïste, jouisseur, si le féminisme n'est qu'une course à la fortune, une lutte pour la curée, une ruée vers la jouissance, un euphémisme enfin, pour l'égoïsme brutal, alors non, nos religieuses ne sont pas féministes, elles en sont l'opposé.

Mais si le féminisme est pour le beau sexe l'exaltation du dévouement, le droit au sacrifice, la pratique de la charité sous toutes ses formes, même les plus modernes, alors oui, les religieuses sont féministes et à l'avant-garde.

La voyez-vous, la femme-professeur, non pas seulement dans les académies des grandes villes, mais surtout dans ces campagnes et ces missions lointaines, dans ces pays perdus où le brevet ne rapporte pas aux docteurs et aux doctoresses ce qu'il leur a coûté et ce qu'ils prétendent en tirer ?

Des femmes-médecins: mais qui n'a connu de ci, de là, dans les villages, de ces "bonnes Sœurs" qui ne craignaient la rivalité d'aucun chirurgien pour arracher les dents, appliquer des ventouses ou réduire des fractures. Aujourd'hui, il faut des brevets pour tout cela: il en faudra bientôt pour donner la bouillie aux vieillards paralytiques. Le médecin moderne est venu: c'est l'homme de science, et la science coûte cher. Il parle, il a le diagnostic savant;

on écoute avec respect; c'est la vie, et plus souvent la mort, pour le même prix. Mais qui soigne, qui panse, qui manie le pus et traite les ulcères? C'est la Sœur, le médecin sans diplôme et sans... traitement.

Avons-nous la femme avocat? Et que font donc ces admirables Petites Sœurs des pauvres, sinon plaider dans les rues et sur les places publiques, la cause de leurs bons vieux: si elles y mettent peut-être moins de grâces, elles le font avec autant de dévouement que les charmantes quêteuses aux jours de nos "Tag-days".

Et la femme-député, représentant ses semblables, obtenant des faveurs, amendant les lois! Voyez les religieuses cloîtrées, les adoratrices; ne représentent-elles pas l'humanité entière dans la maison commune de Dieu; que font-elles, sinon proposer, obtenir des amendements aux lois sévères dont le Souverain menace les coupables.

Et pourquoi s'arrêter? pourquoi ne pas demander la femme guerrière? Ne la voyez-vous pas en la personne de ces sœurs missionnaires allant conquérir de nouveaux pays à la vraie civilisation. Guerrières, elles le sont. Il est vrai qu'elles n'envoient pas de coups de fusils, mais elles sont toujours prêtes à les recevoir.

Le féminisme, le vrai, le voilà; l'autre n'en est qu'une pâle contrefaçon. Le mouvement, la lutte peuvent étourdir, et dans l'excitation, faire croire qu'on tient le bonheur; mais quelle sera la fin? Quand la femme, ayant obtenu tout ce qu'elle réclamait, sera devenue *semblable à l'homme*, on s'apercevra qu'on n'a qu'une mauvaise caricature, la femme à barbe, une belle figure grimaçante, et comme dit Joseph de Maistre, un singe. Restez femmes avant tout. Sous peine de vous avilir, et de tuer le vrai féminisme en perdant le droit au respect, je vous le répète, Mesdemoiselles, pas de mascarades. Les prétendus amis qui vous prêchent le contraire sont vos pires ennemis. La véritable école du féminisme, c'est l'Eglise catholique, qui a Marie sur ses autels, Jeanne d'Arc sur ses drapeaux et des vierges innombrables à la conquête du monde, par la foi.

A. WINNEN, *S.M.M.*,

Supérieur de l'Orphelinat Montfort, Qué.